



Discours du 15 août 2023

Le Lavandou commémore le 79^{ème} anniversaire de sa libération. Le retour à la paix après le débarquement de Provence, qui a débuté sur nos rivages, dans la nuit du 15 août 1944. A quelques kilomètres d'ici, sur les falaises du Cap Nègre, avec un coup de force d'une audace inouïe, devenu un combat de légende. Un fait d'armes accompli par le Groupe des Commandos d'Afrique ; que nous célébrons chaque année avec une fidélité, une ferveur, une gratitude intactes.

Pourtant, cet été, ce devoir de mémoire a un relief particulier, car à présent, tous nos libérateurs, tous nos héros s'en sont allés.

Et nous mesurons encore mieux, quel privilège nous avons eu, tout au long de ces dernières années, de côtoyer des géants, des héros vivants. En chair et en os, des acteurs et des survivants des grands tumultes de l'histoire ; les libérateurs de notre Commune, venus - tant qu'ils ont pu - au rendez-vous de la mémoire de leurs camarades tués au combat ; nous relater, infatigables, l'histoire de leur mission accomplie, et du sang versé. De leur sacrifice, pour nos parents, pour nous, pour la France.

Nous avons eu de la chance, et du bonheur d'avoir pu leur exprimer notre gratitude, notre affection. De leur vivant. Alors qu'il était encore temps ! et aussi d'avoir su les rassurer sur la transmission de leurs faits d'armes, de leur vaillance, de leur sens du devoir et du sacrifice, de leur message intemporel.

Nous tous, ici et aujourd'hui rassemblés pour tenir la parole donnée, et prendre le relai de la mémoire. Au-delà de la disparition du dernier d'entre eux ; Henri Fabre, il y a quelques semaines... Et juste avant lui, celles de Robert CHIAZZO, et de notre héros Lavandourain Pierre VELSCH. Qui nous manque tant ! Pierre, je sais, nous sentons que vous êtes toujours là parmi nous, en ce 15 août que vous continuez d'incarner.

Ces dernières années, et c'est bien naturel, les rangs des rescapés de l'épopée, ceux des Commandos d'Afrique, s'étaient éclaircis un peu plus vite. Inexorablement, Jo Bonnet, Jean Planke, De Leusse, Coatener, G'Herardi, Kasmi, Scoffier, Lemaître, le

Commandant Bonin bien sûr, Leca... Venus rejoindre le paradis des Forces Spéciales, leur Colonel Bouvet, l'immense Rigaud et l'intrépide Ducournau... Le sous-lieutenant Jeannerot et l'Adjudant-Chef Texier. Ceux qui reposent dans la paix des braves sur la terre qu'ils sont venus libérer, à la nécropole du Canadel, au mémorial de La Fossette, ou au carré militaire du cimetière du Lavandou ... Pour toujours. Sur cette terre libérée de par leur sacrifice. Au Cap Nègre. Et tout au long de ce chemin de croix.

Ah, le Cap Nègre ... quel panache ! Celui de leur exploit en fer de lance sur le flanc ouest du Débarquement de Provence. Celui de la Roméo Force. En plein cœur des défenses ennemies. Un choc frontal et décisif. Ces Commandos d'Afrique, qui avaient reçu la grandiose mission de se sacrifier pour détruire l'artillerie Allemande, pour garantir le succès de l'Opération Dragoon ; menacée par les terribles batteries juchées tout en haut du promontoire sinistre, et qui pouvaient faire vaciller la flotte de débarquement toute entière. Qu'il fallait détruire à tout prix, afin d'éviter des pertes considérables dans le corps expéditionnaire Allié... des pertes similaires à celles du Débarquement sur les plages de Normandie.

Le lieutenant-colonel Bouvet regarde sa montre. 22h. À bord du Prince David, il donne l'ordre au Groupe de Ducournau de monter sur le pont. Le 1^{er} Commando de choc ouvrira le bal. Dans la nuit noire, les 60 hommes d'élite s'assurent de leur paquetage ; le casque lourd, la ceinture encombrée du pistolet, du bidon, des grenades, du poignard, des jumelles, des pansements, de l'étui à boussole, et du porte chargeurs. Le sac à dos est « à bloc » de munitions, d'explosifs, et d'un minimum de rations de survie. Les armes ont été minutieusement inspectées. Surtout, ne rien laisser au hasard, à la négligence, alors que leur mission n'est faite que d'aléas et de précision conjuguée.

Tous savent ce qui les attend. On ne leur a rien caché des estimations du Haut Commandement de Naples : face au dispositif réputé imprenable, leurs chances de réussite sont minces. Patch a averti « le Vieux Lion » : un homme sur deux n'en reviendra pas ... et ce serait déjà un succès. Mais Bouvet a accepté. Il a même exigé que cet honneur-là, de voir des Français poser, en premier, le pied sur le sol occupé, leur revienne.

Ils connaissent les difficultés du « chantier » : l'escalade dans la nuit, les réseaux de barbelés, les mines et les chapelets de grenades, les lances flammes automatiques, les casemates de type REGELBAU lourdement armées de mitrailleuses, les guetteurs,

et finalement, les gueules des canons enfouis sous des mètres de béton. Ils ont longuement étudié la position de chaque obstacle sur la maquette de caoutchouc. Ils savent la force que représente les centaines de soldats ennemis, puissamment armés, mobiles ; à l'abri des boyaux souterrains. Chacun a un rôle bien défini, parmi les 60 volontaires de la mission suicide. Et ils savent aussi qu'ils devront remplacer le compagnon de combat lorsqu'il s'effondrera. Mais ils ont ressenti l'appel de la gloire dans l'honneur que l'on a accordée à leur unité, d'être les premiers libérateurs de la Provence. Et ils ne trahiront pas la confiance du Général Giraud qui les a imposés. Eux. Précisément constitués pour cela, à partir des Corps Francs, depuis Staouéli...

Ils connaissent aussi le minuscule espace de temps qui leur est imparti pour enlever la position. A 3h15, le jour se lèvera sur ces « démons de l'aube », qui leur ôtera la protection de la nuit.

Il n'existe aucune option de repli. Il leur faudra vaincre ou mourir dans la falaise.

C'est le moment d'embarquer dans les LCA. Ils dévalent les filets et prennent place dans les embarcations d'assaut. Le 1^{er} Commando du Princess Béatrix en premier ; alors que les péniches du débarquement, caressent, une à une, l'eau calme et glauque. Comme un linceul, déjà. Les 24 embarcations sont à présent regroupées en colonne et quittent une à une la coque de leurs transports. Elles s'embrouillent un peu dans les filins de remorquage. Cela amuse les hommes : ces marins Anglais et Canadien, décidément...

Il leur faudra presque 3 heures de mer pour atteindre l'objectif, à vitesse réduite. Les Commandos se carrent contre leurs sacs. Certains somnolent. D'autres tapotent nerveusement le manche de leur dague M1, effilée comme un rasoir. Leur allié de la nuit et du silence, pour neutraliser les sentinelles sans un bruit. « Sans pitié ». Les Boches doivent être nerveux, après Overlord.

Les marins ont fixé leur cap, les yeux rivés à la recherche de la lumière verte qui devait scintiller au Nord/Est ; et qui doit assurer l'axe de projection de l'unité amphibie.

Mais voilà que les ennuis commencent : non seulement l'éclair de lumière reste invisible, mais une erreur de 2 degrés dans leur cap de navigation, de 2 petits degrés, va tout contrarier. Les projeter à 2 km à l'ouest de l'objectif ! Et paradoxalement, les sauver.

Ils s'en aperçoivent en doublant la masse sombre de l'île du Levant qui se profile à bâbord. Alors qu'ils ne devraient pas l'apercevoir. Décidément, ces Anglais !...

Une heure avant eux, le Capitaine Marcel Rigaud et l'enseigne de vaisseau Johnson ont précédé le convoi, à bord de leur rubber boat à moteur électrique. Leur mission d'avant-garde est essentielle. Débarquer sur la plage du Rayol et y établir le signal. Rigaud, De Leusse et Ducournau sont les seuls parmi les Commandos, à connaître parfaitement la région, où ils avaient leurs habitudes. Avant l'invasion de la zone libre. Les deux hommes abordent et ne reconnaissent pas la plage. Eux aussi victimes de la dérive. Ils rallument le moteur silencieux et atteignent finalement la « bonne plage ». L'objectif. À 0h30. Plaqués sur le sable, ils ne peuvent deviner que le trait lumineux reste invisible du large, masqué par un brisant. Décidément, la « poisse » continue.

Dans leur sillage, le groupe de protection est à son tour à la manœuvre. Le Sergent-Chef Du Bellocq et l'Adjudant-Chef Noël Texier, en approche, scrutent à leur tour le signal. En vain. Ils se disputent une fois encore le choix de la partie droite de la plage du Rayol réputée la plus dangereuse. Finalement, Texier avait cédé : « laisse-moi la droite, ou je te casse la gueule »... Il ne le sait pas encore : il a choisi la mort à pile ou face, et la plage tant convoitée a récemment été déminée. Elle est seulement marquée des panneaux « Achtung minen ». La mort qui l'attend dans quelques minutes sur le flanc Est du Cap Nègre. Tapie dans la nuit, sous les senteurs de pinède.

A présent, les voilà à la pagaie, comprenant un peu tard que la dérive dont le groupe d'assaut a été victime est plus importante qu'ils ne l'avaient imaginée. Qu'elle désarticule tout le dispositif bien huilé. Tant pis. Ils débarquent au Canadel.

Texier prend l'initiative d'engager seul son groupe sur l'objectif premier, sur ces redoutes dont il discerne à présent les structures sur le sommet. Il va faire comme on lui a enseigné : improviser. C'est bien sûr une folie, à une dizaine de combattants mais l'escarpement est d'abord doux, presque trop facile. Et le silence faussement rassurant. Ils cherchent la casemate tapie sous les pins et débutent l'escalade. Et alors, soudain, alors qu'ils croient bénéficier de l'effet de surprise, l'enfer se déchaîne. En pleine ascension, Noël Texier est accueilli par une volée de grenades. Fracas des explosions qui déchirent le silence, parsemés de rafales d'armes automatiques. Texier éventré par les grenades, retombe de rocher en rocher, et agonise silencieusement. Comme il a l'ordre de le faire, pour protéger le reste du groupe.

Ses hommes, plaqués au rocher, ne peuvent pas lui venir en secours. Il sera le premier mort du débarquement de Provence. Fauché en pleine attaque. Ironie du sort, Texier devait être démobilisé dans les prochains jours, et vient de mourir pour un objectif qui n'était pas le sien. Prémat prend le commandement. Le groupe est soudé contre la roche. Tente de devenir invisible. Il faut attendre et prier pour que l'ennemi croie à une fausse alerte. Là-haut, les Allemands vocifèrent, et dans la confusion, finissent par se tirer dessus au schmeisser. C'est la panique chez les défenseurs, qui va coûter la vie à une trentaine de Polonais et d'Arméniens du 918^{ème} Grenadier, qui s'entretuent. Et pour cause : au silence du groupe d'assaut – si éphémère - concourt un autre élément. Imprévisible. Aucun Officier Allemand n'est présent pour coordonner la riposte et ordonner le cessez le feu. Ils sont retenus prisonniers, à quelques centaines de mètres, par André Farraggi, dans la bastide du Cap Nègre. Enfin un atout de poids dans cette succession de déconvenues.

André Farraggi qui, sait, lui, le lieu et l'heure du débarquement, qui entreprend de désamorcer les chapelets de grenades et les lances flammes, sur le chemin de ronde. La « baraka » est avec eux ; mais ils n'ont aucune chance de le savoir.

Ducournau, sur l'Ouest de l'objectif est à son tour à l'attaque. Il enrage. Non, rien ne s'est déroulé comme prévu. Il a sursauté dans le navire d'assaut, lorsqu'il a perçu les rafales et les explosions « qui est le qui a déclenché ce tumulte ». Même si le silence retombe enfin, il sait qu'ils sont probablement découverts et qu'en tout cas, l'effet de surprise ne jouera plus à plein, sur les sentinelles bien réveillées. Il faut faire encore plus vite que prévu. Sinon, ils y passeront tous !

Il doit en urgence recomposer la tactique d'attaque : la barge du sous-lieutenant Jacques Jeannerot ayant disparu dans la nuit, il comprend qu'il lui faut réaliser à 35 ce qui était déjà impossible pour 60 Commandos. Remplir sa mission : escalader en vitesse les 100 mètres de falaise, neutraliser les 3 batteries de 155 ; et s'il y parvient, établir un bouchon anti-char pour contenir les renforts allemands. Et avant cela, trouver un point d'accostage. Il visualise à présent le dôme du Cap Nègre, un instant éclairé par les fusées orangées. Juste le temps de l'adaptation à sa position en mer. Poser le pied sur le premier rocher venu, escalader la saignée par l'éboulis, dézinguer les feldgraus et déminer le long de la progression. Mais ce diable d'homme n'a pas d'état d'âme. Pas même dans l'inconfort et le danger face à la nouvelle donne que représente leur attaque éventée.

Il est sur le LCA de tête. Jeannerot devrait suivre, remorquant son rubber boat qui emporte trois hommes : Drié, Docteur et Faigenblatt. Soudain, la seconde embarcation s'arrête. Le « rubber » s'est dégonflé d'un seul coup, jetant les 3 hommes de protection à l'eau. Jeannerot n'hésite pas, il interrompt sa progression et sauve les trois infortunés de la noyade. Si lourdement chargés, chaque seconde compte. Leurs armes sont parties au fond. Une nouvelle tuile : on les repêche sans un mot, on s'entasse un peu plus dans le LCA. Et soudain, la masse imposante du Cap Nègre qui s'impose et leur échappe. Ils sont beaucoup trop à l'Ouest pour revenir sur l'objectif. Le marin Britannique s'y refuse.

Ducournau, lui, a fait le même constat mais contrairement à Jeannerot, il parvient à s'imposer au barreur Anglais. Alors que Jeannerot se fait canarder quelque part devant la Sèque d'Aiguebelle que les balles sifflent et ricochent sur les parois métalliques du LCA, il aborde au jugé, faisant gonfler les ceintures de sauvetage à son équipe. Trop de fond ! Ce serait vraiment idiot de se noyer à dix mètres du rivage. Voilà toute l'équipe partie à la mer, et Drié qui lui aussi, perd son arme. Les fusées éclairantes se déchainent, offrant à Jeannerot de visualiser son point d'accostage pour s'abriter derrière un rocher, et à Ducournau la possibilité de visualiser le cap en son entier. Les Allemands doivent tenter de les repérer dans l'obscurité. A moins qu'ils ne cherchent à se rassurer.

0h43 les hommes de la section de reconnaissance de Jeannerot débarquent en cavalcade, alors que les tirs se déchainent sur leur flanc Est. Ils crapahutent entre les blocs et surgissent sous la petite gare d'Aiguebelle. Tant pis : ils rejoindront le premier groupe par le Nord et prendront les fortifications du Cap Nègre à revers.

Ducournau, lui, a lancé son groupe au pied de la falaise, expliquant à sa manière au marin britannique la manœuvre à effectuer : un canon de colt 45 sur la tempe, entre alliés, ça ne se fait pas, mais ça convainc ! – Bien mieux qu'un ordre.

Ils y sont enfin ; Daboussy, le varappeur du Club Alpin d'Alger s'élance en premier de cordée. D'une incroyable agilité, il enchaîne les prises et grimpe à toute vitesse, alors que les 35 commandos se sont agglutinés en « paquets ». Quelques minutes encore, et Daboussy arrime la corde sur une souche, puis jette le lourd filin dans le vide. L'arbre déchiqueté est solide. Suffisamment pour supporter les assaillants lourdement chargés et leurs vingt kilos d'armes et d'explosifs. L'un après l'autre, ils se hissent à

la force des bras. Le poids de leur charge leur scie les épaules. Mais ils touchent au but.

En une demi-heure, tous sont à présent rassemblés autour de leur chef, aplatis contre le sol malmené par les bombardements de préparation des Alliés. Ducournau risque un œil : ce ne sont qu'arbres fracassés et cratères béants, entrelas de réseaux de barbelés et de chevaux de frises. « Un vrai bordel ! ». Il a vu la trouée jusqu'aux blockhaus intacts. Quelques coups de cisaille et l'objectif est à portée d'eux.

Le groupe d'assaut se déploie pour attaquer les canons en simultané. Dans les larges meurtrières, ils découvrent les deux canons sur les trois qu'ils sont venus détruire. Ça sera du gâteau !...

Ducournau se lève d'un bond, suivi par son équipe qui tire en courant, Thomson à la hanche, hurlant comme une armée entière : « sans pitié » crient les hommes à tue-tête. Les fusils lance-grenades entrent en action. De l'autre côté, les Schmeissers peinent à réagir. Des secondes qui seront fatales aux artilleurs. Les balles fusent dans tous les sens. Les assaillants attaquent à présent les 77 qui ont remplacé les canons de 155 endommagés par les bombes Alliées. Deux jours auparavant.

En experts, Daboussy et Nardeau visent la première pièce au lance-grenades et la finissent aux Bengalores. Un, deux, trois, tous à plat ventre ! Pépion s'occupe de la seconde. Ils enfournent les fusées dans les gueules béantes des canons et les deux tubes volent en éclat. La déflagration leur casse les tympans.

Les saboteurs se relèvent, rejoints par l'escouade qui s'élançe vers la porte blindée de la redoute. Elle est restée ouverte, à la recherche d'un peu d'air frais dans la fournaise d'août.

A présent, la chance est de leur côté. Pas la peine de fêter ça : il leur reste à nettoyer les galeries. Le sale boulot.

Les « Démons de l'aube » se ruent dans les boyaux. Chacun donne la pleine mesure de son armement. Même le « Toubib » a délaissé sa musette d'infirmier pour son colt. Chaque homme compte dans cette indescriptible mêlée. Les balles ricochent sur le béton. Les dagues finissent le travail pour ne laisser aucun blessé derrière eux.

En quelques minutes, les tirs de défense s'espacent puis s'éteignent. Eux continuent de tirer sur tout ce qui bouge, pour s'assurer de leur prise. Il est précisément 1h45.

Les derniers Allemands lèvent les bras et se rendent. Ils ont encore perdu 20 morts, alors que le groupe de Ducournau ne compte que 2 blessés. Un miracle. C'est au toubib de jouer. Jean Plancke range son pistolet vide de balles et s'en donne à cœur joie, à grands coups de seringues de morphine, de garrots et de pansements. Sur ceux-là même qu'il vient de dégommer ! Puis, tout naturellement, comme s'ils revenaient d'un exercice, ils se jettent sur la pitance encore chaude de l'ennemi. Qu'ils avalent d'un trait. Que voulez-vous, à 20 ans, l'escalade, ça creuse ! Drôles de types c'est Commandos ! Hors normes.

Personne ne sait encore que Texier a laissé sa peau. Ni que l'ennemi continue de résister dans les casemates d'appui, sur les flancs de la position. La voie est libre pour les 600 hommes du Groupe des Commandos d'Afrique ; sur la plage du Rayol, vers Biscarre, vers la libération du Lavandou.

Pour cela, il leur faudra encore contenir les contre-attaques, et même survivre aux tirs « amis » mais imprécis des cuirassés entrés en action.

Le nettoyage systématique des blockhaus leur offrira un allié de poids, avec André Farraggi, encore lui, venu parlementer avec les Allemands retranchés et irréductibles. Et ils devront rassembler leurs centaines de prisonniers hagards et dépités d'avoir été bousculés par une troupe aussi réduite. Et tellement jeune ! Presque des enfants...

Tout était contre eux. Mais dans cette nuit du 15 août, la Providence, et peut-être même la Vierge Marie... à moins que ce ne soit encore Farraggi, leur bon ange, ont fait basculer la victoire et le destin des Commandos. Lui qui avait neutralisé les Officiers, lui qui avait désarmé les pièges mortels. Lui, qui avait déployé les cordages que Ducournau n'avait, dans la précipitation, même pas vus ! Farraggi, l'ancien Commandant de l'Escadrille des cigognes, qui avait relayé secrètement les plans de la forteresse dessinés patiemment avec la Résistance, jusqu'à Alger, via le « tube ».

La voilà bien, la prouesse d'une troupe d'élite capable de s'adapter à la pire des situations ; à improviser et à lancer l'assaut, portée par sa soif de liberté et son dévouement à la Patrie. Ces baroudeurs qui allaient encore s'illustrer à Mauvanne et au Coudon, avant de se faire tailler en pièces dans les bois de Cernay. 189 tués et disparus. 192 blessés. Un carnage.

A présent, ces hommes fougueux, ces soldats d'élite, ces guerriers d'exception, s'en sont tous allés. Ils se sont tous levés, fiers en ce jour de commémoration :

Ceux de la Nécropole du Canadel : TEXIER – MOYET – GUILLEMOT – POUSSARD –
BEAULIER – JOUVENCEAU – PANCRAZI – BENACHENHOU – AKSOURI – ABDESSELEM –
LEMAIRE – NARDEUX – VALLAURI...

Ceux de la stèle de La Fossette : THOREL – BEN BARK...

Ceux du carré militaire du Lavandou : MAPPO – KINNOUDI – CAMSAT – DEGRELLE –
RUISI...

Ils se sont rassemblés au sein de cette troupe cosmopolite autour de leur chef Bouvet et de leur bannière à voile latine frappée de l'étoile sur croissant maure. Et ils échangent entre eux des blagues qui n'appartiennent qu'à eux. Jouant de cette dérision pour laquelle ils excellent... pour tromper la peur, ou bien pour banaliser leurs prouesses. A moins que ce ne soit pour oublier la souffrance et la mort.

Au fil des ans, ils nous ont laissé un héritage, leur amour inconditionnel pour la Patrie. Mais encore cette auto-dérision qui nous les rendait si attachants. Leur humour de vingt ans !

- Toubib, tu t'en souviens toi, de ce bouc ?
- Quel bouc ?
- La mascotte... celui qu'on soulait au vin rouge !
- On a dû le laisser batifoler dans le maquis Corse... ils vont en baver, les Corses, parce qu'il était chaud ce bouc.
- Et quand ils nous ont mis à l'arrêt en forteresse ?
- Tu parles, si je me souviens... ils ont dû nous libérer pour le bal... nous étions les seuls à savoir jouer correctement ! Nous, ceux de Kouba.
- Et ces rations que nous avons piquées aux Américains ?
- Sur que je m'en rappelle... et ces Italiennes : Ah ces Italiennes. Chaudes comme le Vésuve. Belles... mais pas si ravissantes que les petites Lavandouraines...
- Et l'hôpital de la Calanque ?
- Ah, la Calanque ! c'était la belle vie. Ils nous en ont donné de la pénicilline et du bromure.

Et tous de s'esclaffer de joie.

- Et ce Ben Bark ? tu le revois ?

... Un ange passe. Ben Bark y est resté, lui... Auprès de Thorel.

- Ben Bark... il est mort « connement ». C'était un type bien. Un brave. Courageux. Il a protégé son chef jusqu'au bout. Putain de guerre !

Alors, tantôt, promis, nous lèverons nos verres d'anisette, à leur santé, à leurs exploits, à leurs amours... et à leur dévouement pour la France. A eux, les Africains. Pour ces moments de grâce qui rendent pleinement confiance dans la grandeur de l'Homme.

Vive la mémoire des Commandos d'Afrique, à jamais indissociables de la liberté retrouvée pour notre Village. Les Africains venus de loin, sortis de leurs « gourbis » pour libérer la Patrie. Et souriants à jamais de leurs vingt ans superbes. Magnifiques.

- « 17 » rectifiera malicieusement Jo Bonnet !

Ah Jo, tu étais là ?...

- « Oui, je vous attendais. »

A leur jeunesse, à leur panache, à leur joie de vivre, à leurs amours... C'est eux, les Africains !

Merci.

Vive les Commandos d'Afrique.

Gil BERNARDI,
Maire du Lavandou